

1. Dans le noir

3^e prix du concours de nouvelles 2020 organisé par la médiathèque municipale de Saint-Pol-de-Léon sur le thème « la chute de cheval ».

2. Le chêne planète

Dans le noir

Le bruit des machines m'a réveillée. Le navire fend la nuit d'encre, palpable. Tout est gras autour de moi, le sel moite collant au bastingage, l'écœurante odeur du gasoil, la nuit elle-même qui suinte et chuinte d'un bord à l'autre. Le sang palpite à mes oreilles, j'ai peur. Le roulis semble inaltérable, comme ce cargo étranger qui fend la mer, à peine chahuté par la houle.

Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il se tient juste à mon épaule, un pas en arrière et les oreilles dressées. Son souffle posé sur ma nuque est humide et chaud. Rassurant. Je ne suis pas seule. Plus noir que l'encre, mon grand pur-sang est en alerte, muscles bandés, naseaux dilatés. Sur la passerelle, une voix d'homme se fait entendre. Je ne comprends rien aux sons gutturaux qui s'échangent mais je distingue, en ombre chinoise, une silhouette trapue qui agite les mains en commandant. Ils sont une poignée, brigands et malfrats acoquinés. Nos geôliers.

A l'abri de l'épaisse obscurité, je me recroqueville, dévastée par la certitude que ma vie et celle de mon compagnon sont en danger. Fuir mais comment ? Adossée à la paroi secouée par la puissante machinerie, j'ai beau fouiller la nuit, rien n'accroche mon regard. Un peu plus loin sur ma gauche, le pont se prolonge, dévoilé par l'éclairage parcimonieux de quelques lanternes. Je n'en vois pas le bout mais qu'importe, à part l'océan déroulé dans la nuit, quelle issue peut-il nous offrir ?

C'est la panique.

J'entends crier et des pas sourds, en courant, frappent le métal qui vibre au-dessus de nous. Les doigts enroulés à sa crinière, je me laisse emporter par l'écart qui le secoue tout entier. Je trébuche, les côtes

resserrées, le souffle coupé. Je m'agrippe à son garrot et d'une traction, je suis sur son dos. Les hommes sont à nos trousses qui dévalent les escaliers. Je me doute qu'ils sont armés.

Va mon cheval, mon grand pur-sang noir ! En quelques foulées, nous avons dépassé l'entrepont et gagné le gaillard d'avant. Derrière nous, l'équipage armé de barres de fer avance, menaçant. Leurs gueules patibulaires me sont familières. Ils me pourchassent depuis tant d'années, à l'affût du moindre faux pas, de la moindre erreur. Je les sais carnassiers sans pitié, avides d'entraver la vie palpitante qui anime le grand animal qui m'accompagne. Son ardeur les fait saliver d'envie. C'est pour le mettre à mort qu'ils avancent.

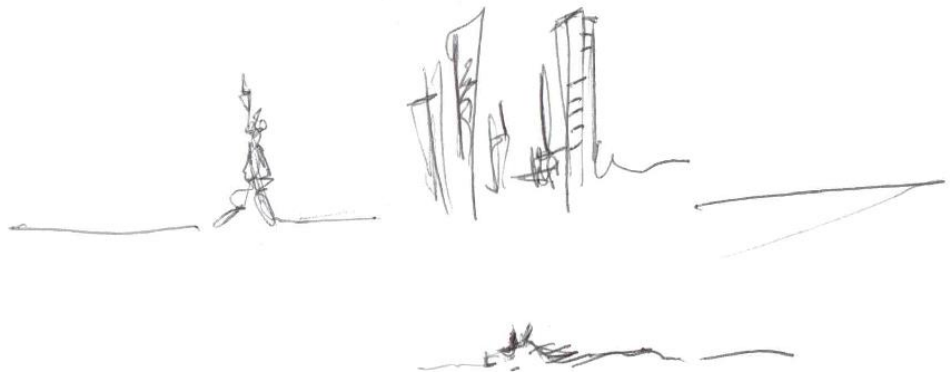
Entre mes jambes, le cheval frémit et se tend. Sous la peau lustrée, l'énergie bouillonne. La chaleur qu'il dégage attise une soudaine colère. J'ai envie de mordre et de crier. Je respire goulûment l'odeur de la sueur, j'empoigne la crinière en bataille et les talons vrillés aux flancs, je l'oblige à faire demi-tour. Au galop sur le pont, entre les larmes que le vent m'arrache, j'entrevois une petite passerelle faiblement éclairée. Elle s'élanche au-dessus de l'étrave et va se perdre quelque part dans l'obscurité. Le pur-sang s'est engagé. A l'aplomb du vide, il ralentit. J'entends les hommes vociférer à notre poursuite. Il n'est plus temps d'hésiter. D'un bond formidable, le dos arqué de toute sa force, le cheval a sauté. Déséquilibrée, je tombe, arrachant la touffe de crins qui, fragile fil d'Ariane, nous retenait l'un à l'autre.

Je n'ai plus souvenir de la chute. Mais je garde au creux du ventre la sensation d'un vide immense et dans les os, l'écho d'un choc sourd lorsque j'ai touché l'eau. « C'est étrange, je vous le raconte comme je l'ai vécu, je n'avais plus peur à cet instant ». En me hissant vers la surface, j'ai l'intime conviction qu'il m'attend, mon grand pur-sang noir. Je le découvre qui nage puissamment, plus sombre que l'eau. Il fend les vagues la tête haute, le menton ruisselant. Accrochée à lui, la menace des sombres lames huileuses s'éloigne et bientôt la mer s'apaise alors que nous pénétrons dans une large baie. Des lumières se profilent à l'horizon. Le grand pur-sang se dirige vers elles. Quel animal fantastique que ce cheval de course, nageant au rythme régulier de son ample respiration. J'éprouve un tel sentiment de gratitude... Voyez, j'en pleure.

La côte dont nous approchons est une langue de terre hérissée de lumières. Je distingue nettement des gratte-ciels, des docks et tout au bout, comme un point ponctuant la phrase, le poing levé sous l'horizon brillamment coloré... Mon Dieu, je divague. Est-ce possible ? Je vois la statue de la Liberté.

- Et bien, dites-vous, quel merveilleux ami que votre inconscient.
Qu'en pensez-vous ?

Assise sur le divan sur lequel d'autres s'allongent, je reste silencieuse,
hantée par les images du rêve que je viens de raconter, habitée par
l'odeur musquée du cheval à l'effort.



Le chêne planète

En lisière de forêt, une clairière.
L'ombre et la lumière s'épousent. Leur ronde éclabousse le velours
des troncs. Sous la canopée endimanchée, des lucioles festoient. Je
lézarde avec volupté. Je m'abreuve au suc des herbes folles, froissées.
Je caresse du nez la membrane mordorée de l'air qui stridule. Je
respire par la peau, tambour palpitant qui accouple mon cœur à
l'univers.

Devant moi, une paroi. Des arbres ébouriffent le sommet.
Un grand chêne délicatement tourne sur lui-même. Il s'arrache à la
verticale et s'élève dans l'azur en valsant. Dans leur serre, les racines
emportent un globe de terre. Une planète vient d'éclorre à laquelle
s'agrippe un arbre géant. Elle rejoint le firmament.

Alanguie, je savoure cette vision enchanteresse.
Acrobatique et noueuse, une liane jaillit à un doigt de mes orteils. Elle se jette à l'assaut du ciel. Intrépide, elle grimpe. Vertigineuse, elle perce les nuages et se perd dans l'immensité marine. La beauté, la paix et la nature s'enlacent. Je vis.

